

savoir ce qu'elle dit ; rien de trop favorable, je crains.

Maurice.—Rien qui me fasse tort j'en suis sûr.

Mad. de St. Aulaire, lit tout bas.

“MADAME,

“Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que
 “l'entretien de cet enfant. Sa physionomie remplie de candeur
 “et d'innocence, l'esprit vif et plein de feu qui brille dans ses
 “yeux, et qui se répand dans ses discours, m'ont pénétré d'atta-
 “chement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie
 “plus élevé que celui où la mort de son père et la pauvreté de
 “sa famille le forceraient de vivre. Je vous félicite madame,
 “d'avoir choisi pour objet de votre générosité un enfant qui
 “donne de si belles espérances. Le ciel ne vous l'a pas
 “adressé sans dessin le jour de votre fête. Je suis intimement
 “persuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite et
 “de ses sentiments ; et j' m'estimerai fort heureux de secondér
 “par mes soins, vos généreuses dispositions. J'ai l'honneur
 “&c.”

Le Principal ne me paraît content de toi qu'à demi.

Maurice.—Oh ! il l'est tout fait, madame, il me l'a dit ; et je le vois aussi dans vos yeux.

Mad. de St. Aulaire.—Comment ! tu y vois cela, mon petit devin ? Mais parlons sérieusement ; s'il se trouvait une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferais-tu pour elle ?

Maurice.—Ce que je ferais ?.. Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même ; mais je prierais pour elle au fond du cœur, le jour et la nuit.

Mad. de St. Aulaire, l'embrassant.—Prie donc pour moi, mon cher fils ; prie pour ta seconde mère.

Maurice.—Pour vous, pour vous, maman ?